

## Marc Strauss

### Ordre inconscient, ordre social \*

Une phrase d'introduction pour résumer le symptôme : « C'est impossible que ce soit impossible. »

Nous parlons évidemment du symptôme analytique, un truc assez récent dans l'histoire de la médecine. Qu'est-ce que ça veut dire, un symptôme analytique ? Justement, c'est cette question qui le définit : on suppose qu'il veut dire quelque chose, et on ne sait pas très bien quoi. Il est supposé même dire une vérité du sujet, qui lui échappe. En tout cas elle échappe à son contrôle, si pas à son malheur. C'est la différence avec le symptôme médical, qui est le signe d'une affection du corps pris comme organisme. La maladie organique peut certes avoir des conséquences sur les liens du sujet à son corps, et c'est peut-être là que ladite psychosomatique a sa place. Elle n'est pas en tout cas où la met Fritz Zorn qui avec son livre *Mars* nous explique son cancer par sa passion pour la nocivité de sa mère. Le symptôme, Freud nous a appris ce que c'était : une formation de compromis, entre refoulement et satisfaction, entre peine et plaisir. Lacan l'a reformulé avec l'équivoque qui met en évidence la fausse unité du compromis symptomatique.

Mais dans notre discours, surtout depuis Lacan, le symptôme est doublement double : il y a celui dont il s'agit de venir à bout, qui comme compromis l'est déjà, et celui qui fait le réel du sujet, le constitue dans sa singularité, que Lacan a appelé sinthome. « On est plié comme ça », peut-être une façon de le dire, qui reprend le « Tu es cela » que Lacan évoque très tôt à propos de la fin de l'analyse <sup>1</sup>.

Les symptômes peuvent être corporels ou mentaux, et quiconque connaît un peu Freud fait le lien entre l'hystérie et l'obsession. Cela dit, nous ne voyons plus que très rarement des conversions hystériques ou de franches obsessions. Alors, y a-t-il encore des hystériques et des obsessionnels ? Cette distinction dans la névrose est-elle encore pertinente ? De façon générale, nous pouvons dire que les névrosés sont des gens qui se plaignent de leur vie. Ils n'arrivent pas à ce à quoi ils aspirent, ils n'arrivent

pas à se sentir à leur place, ont l'impression de rater leur vie, ça les attriste et on appelle ça couramment des déprimés. Il y a néanmoins une différence dans le point de départ de ce ratage. Les hystériques n'y sont pas, parce que leur corps se refuse. Dégoût hystérique pour le sexe, nous le savons depuis Charcot et Freud. Les obsessionnels n'y sont pas, leur idéal s'y refuse. On comprend aussi que, si l'obsession est un dialecte de l'hystérie, on aboutit toujours dans une analyse au corps, plutôt à l'effet que le corps fait au sujet, un effet d'horreur.

Cela dit, avec la division du sujet, la représentation symbolique de la réalité, il est toujours impossible d'y être pleinement, sauf dans l'angoisse bien sûr. Du coup, tout le monde est névrosé, à l'exception des psychotiques et des pervers. Mais tous ne vont pas pour autant chez un psychanalyste, même parmi ceux qui n'accusent pas les autres de les empêcher de se sentir à leur place.

Il faut en effet se mettre en question pour entreprendre une analyse. Et il faut que cette mise en question pèse au point de susciter un malaise insupportable. C'est alors que l'on peut se mettre en quête de quelqu'un de confiance pour vous aider à le porter, on ne confie pas son être, même malade, à n'importe qui. Là, c'est l'affaire des psychanalystes de « faire prime sur le marché <sup>2</sup> ». On ne peut pas dire qu'actuellement ils soient très performants. Après s'être répandus comme la peste, ils se retrouvent menacés de partout, et implorent des pouvoirs en place d'être respectés, voire protégés. Mon Dieu...

Là, l'urgence m'a fait dévier de mon fil initial. Une urgence quant à la façon dont les psychanalystes occupent la place qui devraient être la leur, celle d'accueillir le symptôme de leur époque et de s'en faire les interlocuteurs. Ce symptôme a un nom depuis maintenant quatre mois : « Gilet jaune ». Il est le symptôme de tous les malentendus accumulés entre les partenaires qui forment un groupe humain, qu'ils soient économiques ou culturels. Il est le symptôme d'une insatisfaction devenue insupportable dans des liens où l'on ne trouve plus son bénéfice, mais uniquement des devoirs et des dettes. Le cri qu'il exprime est un « Ça ne peut pas continuer comme ça ! Le compte n'y est pas ! » Autrement dit : « C'est trop inégal, c'est trop injuste ! Ça suffit ! » Le contraire d'Encore.

Le cri contre l'injustice est d'abord individuel, personnel (voir pour cela le « roman familial du névrosé » de Freud). Et chacun trimbale à sa façon son « Ça ne peut plus continuer comme ça ! », que ce soit dans sa vie amoureuse, sexuelle ou professionnelle.

Quelques cas devaient illustrer ce paradoxe infernal qui fait la peine de l'analysant. Je ne garderai que celui d'un homme hanté jusqu'à l'obsession par le mensonge de la parole, et en tout premier lieu le mensonge de la parole d'amour. Sa grande histoire s'est vécue avec une femme dont il avait entendu dire avant de la rencontrer qu'elle pouvait être volage. Il fait son siège jusqu'à la conquérir. Elle lui fait faire la connaissance d'une personne à qui elle doit tout, et à cette occasion lui vole sans vergogne un objet précieux. Il précise que cette inconduite l'a laissé sans voix et a été pour lui une « épine dans le pied » depuis le début. Nous sommes bien d'accord sur l'importance de cette épine, mais pas sur sa valeur : lui y voit un défaut regrettable, qui a fait obstacle à la réalisation satisfaisante de leur amour, nous y voyons le point autour duquel son attachement à elle s'est noué. Pour lui, il devait être impossible qu'elle trahisse son amour, avec lui elle ne ferait pas ça. Impossible qu'il soit impossible de la changer était la « vocation » qui soutenait son attachement amoureux.

Nous savons que ce qui ne peut pas continuer comme ça, non seulement est voué à continuer, mais surtout que le ça en question, chacun y tient plus qu'à tout. Disons-le autrement : sans injustice, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. En effet, on aime l'inégalité autant que l'égalité, l'injustice autant que la justice. Autant l'amour ne va jamais sans haine et la lutte contre la dernière au nom du premier est vouée à l'échec, autant la fin du combat contre l'inégalité et l'injustice est une illusion.

Cela dit, il est vrai qu'il y a des moments où il faut trouver une nouvelle expression au « Ça ne peut plus continuer comme ça ». C'est ce qu'on appelle des moments de crise ; il faut au sujet trouver autre chose, une forme plus acceptable pour sa protestation, autrement dit plus respectable. « Pulsions et destin des pulsions », a dit Freud, « nouveau mensonge, nouveau semblant », a dit Lacan qui a tiré les conséquences de l'*a*-sexualité de la pulsion qui fait la révélation de la psychanalyse. Une révélation à laquelle, jusqu'à aujourd'hui encore, Lacan toujours a donné sa formulation aboutie avec son « Il n'y a pas de rapport sexuel », sous-entendu : auquel aboutirait le rapport des pulsions, lui plutôt déchaîné, à cause de ce manque de rapport justement.

Sommes-nous alors à un moment de crise où les « ça ne va plus » se coagulent dans un cri collectif, clameur de révolte contre l'injustice ? Certainement. Personne ne doute de la gravité du moment et les incertitudes de son issue. Beaucoup de spécialistes des sciences économiques et sociales depuis les années 1970 avaient montré dans des articles qui ont fait date qu'on allait dans le mur, que ce soit pour des raisons économiques ou

climatiques. Ces articles, quoique remarquables, n'avaient évidemment rien changé, parce que nous n'y étions pas encore. Maintenant, nous y sommes : beaucoup de gens considèrent qu'il vaut mieux tout casser que de continuer à se faire avoir pour rien en retour, même les lycéens belges qui manifestent toutes les semaines – sans gilets jaunes – contre le changement climatique et l'inaction des gouvernants.

Dans l'hypothèse où nous serions confrontés à un tel moment de crise, de vérité donc, avons-nous, comme en 1968, à donner de la voix au titre de psychanalystes ? Et si oui, pour dire quoi ?

Allons-nous emboîter le pas aux Gilets jaunes ? Leur dire, et peut-être qu'ils trouveront matière à s'étonner, que leur combat et celui des psychanalystes sont de toujours le même ! Ne défendent-ils pas comme nous le respect du sujet, un respect qui consiste à lui reconnaître une inaliénable responsabilité dans ses actes, contre la prolétarianisation du parlêtre par le discours régnant du capitalisme néolibéral ? Ne défendent-ils pas l'idée de liberté, de justice ? Gilets jaunes, psychanalystes, même combat ! Allons-nous clamer à Paris à l'appel de certains confrères dont vous avez peut-être lu le texte ? D'autres évidemment dénoncent cette position comme aberrante, et comme d'habitude les psychanalystes sont partis pour jouer publiquement les médecins de Molière. Reste que bouffonner et demander en même temps à être pris au sérieux est au moins paradoxal...

Cela dit, avec cet appel et le texte qui l'accompagne, nous sommes confrontés, et dans l'urgence, à une question tout à fait pratique et bien connue dans l'Histoire : que faire ? Une question qui ne peut trouver qu'une réponse d'abord théorique. Ainsi, ce texte, avec la position qu'il soutient, tient-il la route du point de vue analytique, ou non ? Soyons clairs : il nous faut dire en quoi il est délirant. C'est simple, il l'est parce qu'il ne nous dit pas qui commande ; même, il fait l'impasse totale sur cette question.

Évidemment, la mèche est éventée depuis longtemps, ce sont ceux qui veulent que ça change qui veulent commander aux autres. D'une autre trempe, ce que Lacan a balancé aux étudiants de 68 qui le chahutaient : « Vous voulez un maître ! Et vous l'aurez. » Il est passé tout de suite à la démonstration, cédant le micro à un « révolutionnaire » qui s'est empressé d'y déclamer ses certitudes et de dire à tous ce qu'il fallait faire. Évidemment, tout le monde a été soulagé quand Lacan a repris le micro, avec sa maîtrise bonasse, comme il disait.

Prenons les choses d'un biais un peu différent : les utopies communautaires et leur échec que Lacan a évoqués en 1969 dans ses lettres à Jenny Aubry<sup>3</sup>. Cet échec met pour lui en valeur la fonction de résidu de la

famille conjugale dans l'évolution des sociétés. Ce résidu qui se maintient montre pour lui l'irréductible de la transmission d'un désir qui ne soit pas anonyme.

La famille est bien sûr le premier univers dans lequel l'enfant constitue ses liens au monde. Elle est en même temps le lieu où la question de l'inégalité se pose. Freud y insiste dans la lettre à Einstein, « Pourquoi la guerre ? », de 1932 : s'il y a inégalité, il y a intérêts divergents, et s'il y a intérêts divergents, il y a conflit et violence. La résolution des conflits est toujours plus ou moins instable, mais il reste deux inégalités irréductibles : celle entre les hommes et les femmes et celle entre les parents et les enfants.

Autant la première est au départ de la vie libidinale, autant la seconde ne l'exclut pas, mais ajoute une autre dimension essentielle, celle de l'autorité, exercée ou subie.

Le symptôme avec son « Je n'y arrive pas... » relève de l'une ou de l'autre. Le sujet n'arrive pas à aimer, ou n'arrive pas à prendre du plaisir au lit, ou alors pas aux deux en même temps ; et il n'arrive pas à travailler, autrement dit, il n'arrive ni à obéir ni à commander, à ses propres impératifs d'abord.

Pourquoi ça ne marche-t-il pas ? Parce que c'est impossible. D'un côté, entre les hommes et les femmes, il n'y a pas de rapport sexuel. Il y a le sens blanc du sexe, remplacé par le semblant. Cet impossible s'appelle la castration. À laquelle, comme nous l'avons vu avec notre illustration clinique, le sujet répond par sa façon singulière de mettre en scène son refus de l'impossible.

De l'autre côté, entre les parents et les enfants, y a-t-il rapport, et si oui, lequel ? Et comment s'articulent ces deux différences irréductibles si elles le font ? Ainsi, Lacan, dans le *Séminaire XX*, parle des formules mathématiques qui peuvent s'écrire sur un tableau, les siennes, quasi-mathèmes, mais aussi celles d'Einstein, qui sont encore de nos jours les plus emblématiques du savoir de la science : « [...] rien ne tiendra de tout ça, si je ne le soutiens pas d'un dire qui est celui de la langue, et d'une pratique qui est celle de gens qui donnent des ordres au nom d'un certain savoir <sup>4</sup> ».

Les premiers à donner des ordres sont les parents, dont tous les enfants ont eu l'occasion de mesurer la supériorité, même s'ils n'ont pas été élevés à coups de trique, comme dit Freud.

Quel est alors ce savoir au nom duquel des gens donnent des ordres ? Nous ne pouvons certainement pas le réduire au savoir inconscient, qui est en jeu du côté du dire de la langue, et qui est le savoir de la jouissance.

Lacan nous donne l'indication quand il parle du tableau, support matériel du discours universitaire, sous lequel se cache le maître. Aujourd'hui, c'est le savoir des experts. Au fond, c'est la police, à propos de laquelle Lacan s'appuie sur Hegel pour dire qu'elle est l'essence de l'État. Dans un texte sublime publié dans *Ornicar* <sup>5</sup> ?, Lacan, s'adressant en 1972 à un jeune révolutionnaire de l'époque, Jacques-Alain Miller, annonce l'échec et précise : « Vous rêvez d'une police sans bavure. » Il est aussi fou de rêver de police sans bavure que de sexualité respectueuse.

Pourquoi accepte-t-on d'obéir ? Pourquoi aime-t-on se soumettre ? Qu'est-ce qui fait l'effroyable délice d'obéir, pour paraphraser la fin du livre de Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, qui parle de l'effroyable délice d'appartenir <sup>6</sup> ? Éric Vuillard en parle aussi, de façon saisissante, dans *La Guerre des pauvres*. Ce livre, qui est une ode aux révoltes des humbles pour l'égalité, laisse pourtant sa place au mystère : « [...] la voix qui nous tourmente, la voix de l'ordre, à laquelle nous sommes finalement si attachés que nous cédon à ses mystères et lui livrons notre vie <sup>7</sup> ».

Sur ce mystère et ses liens avec l'ordre inconscient, les psychanalystes auraient beaucoup à dire, s'ils voulaient bien s'y mettre.

*Mots-clés : symptôme, Gilets jaunes, névrose, impossible.*

---

\* ↑ Conférence prononcée le 27 janvier 2019 à la faculté de médecine de Montpellier, dans le cadre du cycle « La psychanalyse, encore » organisé par Dominique Touchon Fingermann, Geneviève Lacombe et Lina Puig.

1. ↑ Voir par exemple J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » (1949), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 100.

2. ↑ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

3. ↑ Voir J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 373-374.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 110.

5. ↑ F. Regnault, « Vos paroles m'ont frappé ... », *Ornicar* ?, n° 49, Paris, Seuil, 1998, p. 7.

6. ↑ N. Mathieu, *Leurs enfants après eux*, Arles, Actes Sud, 2018.

7. ↑ É. Vuillard, *La Guerre des pauvres*, Arles, Actes Sud, 2019, p. 60.